

LE PÈRE MOUTON

Il y avait dans mon village un type bien curieux qu'on appelait le père Mouton.

C'était un petit vieillard, emmanché de grands bras et courbé comme l'arche d'un pont.

Quand il marchait colimaçoné sur son bâton de houx, on aurait dit qu'il allait ramasser ses pieds avec ses mains.

Sa physionomie était très douce; un sourire étrange errait perpétuellement sur ses lèvres flétries, et quand il relevait sa tête branlante il vous regardait avec de grands yeux bleus, les plus beaux du monde.

Son front n'était qu'une ride, ses joues n'avaient que la peau, une peau jaune et terne comme un vieux parchemin du temps de saint Louis.

Le père Mouton aimait beaucoup trois choses: se couronner de fleurs, apostropher les étoiles et sauter à la corde.

Les fleurs se laissaient cueillir, les étoiles ne répondaient pas, mais la corde, entravant ses pieds engourdis, le faisait invariablement trébucher dans la poussière sans égard pour ses cheveux blancs.

Le vieillard cultivait encore une autre distraction: c'était d'ôter poliment son chapeau devant les chênes et les peupliers qui avaient l'air de lui rendre son salut les jours qu'il faisait du vent.

Il avait deux genres d'amis: les oiseaux du ciel et les enfants du bourg. Une pie boiteuse le suivait toujours et quand il arrivait sur la place du village, c'était une trombe de pierrots fondant sur ses épaules, sur ses bras, sur ses mains, en décrivant autour de sa tête comme une mouvante auréole.

C'était de la pure sympathie, car le père Mouton ne leur donnait presque jamais rien; on aurait dit plutôt, tant il était pauvre que les moineaux allaient lui faire la charité.

Le père Mouton était fou; mais on ne vit jamais un être plus inoffensif. Tout le monde le secourait et l'aimait. Sa vue, disait-on, portait bonheur et les habitants du village le chargeaient de petites corvées pour avoir le droit de glisser une obole dans cette main qui ne s'était jamais tendue.

J'ai dit qu'il aimait beaucoup les enfants: sa folie consistait à se croire un enfant lui-même. On le rencontrait toujours au milieu de la marmaille, se mêlant à ses jeux, à ses rondes, à ses espiègleries, tirant la langue au notaire, faisant des pieds-de-nez à l'horloge du clocher, chevauchant quoique mauvais cavalier sur son bâton de houx, fidèlement accompagné de son amie, la pie boiteuse.

D'autres fois, il se parlait tout haut, envoyait des baisers aux hirondelles, faisait des confidences aux violettes ou bien racontait aux cailloux de la route des histoires sans suite et sans fin.

La douce folie de ce bon vieillard avait une touchante origine.

Il y a bien des années, le père Mouton, déjà veuf, perdit d'une façon terrible sa petite Augustine, son unique enfant.

C'était un dimanche soir, après vêpres. Comme les habitants sortaient de l'église, on entendit des mugissements terribles et l'on vit un taureau énorme, les yeux sanglants, la bouche chargée d'écume, se précipiter, les cornes menaçantes et la tête baissée, au milieu du village. Tout le monde se cache ou s'enfuit, tout le monde a disparu; les portes se ferment, la place est vide. Mais tout à coup des cris déchirants partent de toutes les fenêtres.

Le taureau vient de se jeter sur un enfant, la perce de ses cornes, l'enlève et, toujours bondissant, furieux, la promène autour de la place déserte.

Voyez vous la malheureuse enfant évanouie, tenant comme par miracle à la corne du taureau?

Enfin l'enfant tombe et le taureau la foule à ses pieds, rougissant d'un flot de sang sa petite robe blanche...

Un instant après, deux coups de feu partis de la lucarne d'une maison abattaient le monstre qui tombait comme une

masse à côté du cadavre de la petite Augustine.

Le père Mouton était aux champs; il apparut juste au moment où l'horrible drame venait de s'accomplir.

La foule consternée l'entoure; mais que lui dire et comment le consoler? Il s'élançait vers son enfant, la prend dans ses bras et l'emporte comme s'il voulait la soustraire à la mort, elle qui n'était plus qu'un cadavre.

Il la couvre de baisers, il l'appelle, encore comme s'il pouvait être entendu: "Augustine, ma chère Augustine, voyons! réponds-moi, écoute-moi; c'est ton père qui est là, qui te tient, qui t'appelle; réponds-moi, mon Augustine chérie."

Augustine était morte. Tout à coup le malheureux père se dresse de toute la hauteur de sa taille, les yeux hagards, les lèvres frémissantes, et il s'écrie: "Mon enfant est morte! Tenez! voyez-vous son âme qui s'envole sous la forme d'une hirondelle?..."

Une hirondelle en effet traversa au même instant le ciel bleu.

Le père Mouton était fou. Rien, dit-on, n'égalait la beauté merveilleuse d'Augustine. Après trente ans, on en parlait encore dans le village; tous ceux qui la connurent l'avaient aimée, l'avaient pleurée.

Un jour sa tante, la vieille Jeanne, trouva dans un tiroir de son armoire un portrait d'Augustine et le montra aux enfants du village, qui restèrent saisis de tant de grâce et de beauté.

Le père Mouton resta fou: son deuil, à lui, ce fut la perte de la raison. Il ne parlait jamais de sa chère défunte. On eût dit qu'il l'avait oubliée. Mais il se fit le protecteur et l'ami de toutes les petites filles du voisinage, comme si dans chaque enfant il voyait revivre son enfant.

Il était doux aux petits garçons, mais il avait une préférence marquée pour les petites filles qui, sans doute, lui rappelaient mieux sa chère Augustine.

J'ai dit que le pauvre fou se croyait lui-même un enfant. Il se donnait des noms de femme, s'appelait tantôt Mathilde ou Julie, tantôt Rose ou Blanche, Louise, Antoine. Il s'affublait gravement d'une collerette, passait à son cou un ruban, et paraissait son chapeau de tous les bluts qu'il trouvait le long de sa route.

C'était pitié de le voir se mêler aux rondes enfantines qu'il suivait en trébuchant, ou jouer, au pied d'un arbre, avec une poupée manchotte ou décapitée, qu'une enfant compatissante lui avait abandonnée.

Parfois il allait à l'école, où l'institutrice l'accueillait toujours avec une douceur maternelle. Il récitait le *Loup et l'Agneau* d'une voix chevrotante, et sa tête blanchie dépassait de deux pieds les têtes blondes des enfants.

Il suivait avec une gravité comique les leçons du catéchisme et vous confiait très sérieusement qu'il allait faire sa première communion.

—J'aurai, disait-il, un beau voile blanc et un cierge tout enrubané.

Les enfants entraînaient chez le père Mouton comme des pigeons dans un colombier. Quoique très pauvre, il avait toujours des pommes ou des noix à leur donner.

Ils passaient par la porte, par la fenêtre, par le jardin, et trottaient dans sa petite chambre comme une volée de pierrots.

Loui, il ouvrait sa grande main osseuse et aspergeait toute cette marmaille d'amanthes et de noisettes que les enfants se disputaient entre eux en criant comme de petits damnés.

C'était un soir de Noël; deux petites filles avaient été porter de la galette à leur ami, le vieux mendiant.

Selon son habitude, le père Mouton, accroupi auprès d'un feu de racines, parlait tout haut:

—Certes! disait-il, le petit Noël ne m'oubliera pas. Il aurait grand tort, du reste, car je suis une petite fille bien docile et bien sage.

"Je suis sûre d'avoir le prix de sagesse à Pâques.

"Voyons! que va donc me donner le

petit Noël cette année? un polichinelle? une poupée? un couteau? une quenouille d'érable ou un bel étui à fleurs bleues pour mettre mes aiguilles? Je le saurai demain."

Et le vieillard, le front rayonnant, un sourire enfantin sur ses lèvres, ôta doucement son sabot et le posa délicatement dans un coin de la cheminée.

—C'est fait! dit-il en sautillant comme une bergeronnette. A demain!

Et il se coucha, murmura un *Ave*, puis s'endormit.

Une idée traversa tout à coup l'esprit des petites filles qui avaient tout entendu, tout observé, sans être vues.

Elles s'en allèrent trouver la vieille Jeanne et lui demandèrent le portrait de la petite Augustine. Il s'agissait de le montrer à l'une de leurs amies arrivée le soir même d'un village voisin.

Jeanne donna le portrait et les petites filles le portèrent aussitôt dans le sabot du père Mouton dont la porte n'était pas plus difficile à ouvrir que la main.

C'était un gracieux tableau, je vous assure, que celui de ces deux enfants marchant sur la pointe des pieds, joyeuses, émues, retenant leur haleine dans la crainte d'être entendues, tournant leur charmante tête, à chaque pas, vers le lit où dormait le vieux fou.....

Le lendemain, au point du jour, les deux enfants, suivies de leurs compagnes, frappèrent joyeusement à la porte du mendiant:

—Eh! père Mouton, ouvrez-nous! Voyons, êtes-vous levé? Regardez comme la neige est belle! Les cloches résonnent et chantent dans le clocher. C'est aujourd'hui Noël!

—Je le sais, dit le vieillard en ouvrant la porte. Mais je ne sais pourquoi vous m'appellez le père Mouton. Je me nomme Julie; j'ai huit ans et des cheveux blonds. Comme nous allons nous amuser, mes amis! Tenez, voulez-vous que nous dansions la capucine?

—Plus tard! plus tard! répondirent les enfants; c'est aujourd'hui Noël. Vous n'avez donc pas mis votre sabot dans la cheminée?

—Ma foi si! répondit le fou. Et nous allons voir ce que le petit Noël m'a apporté cette nuit.

—Voyons! voyons! répétèrent les enfants en entourant le foyer.

Le vieillard se pencha sur la cendre, prit le sabot, retira le portrait, le regarda, jeta un cri et s'évanouit.

Appelés par les enfants, les voisins accoururent et trouvèrent le pauvre fou étendu sur le sol, tenant dans ses mains crispées le portrait de sa petite Augustine.

Quand sa crise fut passée, il se souleva lentement et promena autour de lui un regard tranquille et doux.

Puis il raconta qu'en voyant le portrait d'Augustine il avait ressenti comme un horrible craquement dans sa pauvre tête.

—Il m'a semblé, dit-il, qu'un voile épais se déchirait et que mes yeux étaient aveuglés de rayons.

"Je me croyais une petite fille, ajouta-t-il avec un triste sourire; mais j'ai bien changé depuis hier, j'ai soixante-dix ans et mes cheveux sont plus blancs que la neige des chemins."

Le vieillard n'était plus fou et les enfants du village prétendirent que le *petit Noël* avait apporté dans le sabot du vieux fou la raison qu'il avait perdu depuis plus de trente ans.

FULBERT DUMONTEIL.

Guérison de la Consomption

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétal pour la guérison inflexible et permanente de la Consomption, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette recette, exempte de frais, en français, allemand et anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la poste une étampe, nommant ce papier.

W. W. SHEARER,

149, Power's Block, Rochester, N. Y.

PRÉCEPTÉ DE POLITESSE

DE L'ÉTIQUETTE

1. L'étiquette existe plus ou moins dans les salons, mais s'applique à des choses plus ou moins justes. C'est à vous d'étudier ces choses, et de vous y conformer.

2. Dans une première visite, il vaut mieux pécher par trop peu d'étiquette; cela vous donnera le temps d'étudier la dose et de vous conformer à l'usage de la maison.

3. L'étiquette n'est ni de la raideur ni de la froideur, mais de la prudence.

4. Elle consiste non-seulement dans la décence du costume, la gravité du maintien et la discrétion dans la conversation, mais encore dans l'observation stricte de toutes les règles de la politesse, des convenances et du bon ton.

5. Evitez surtout de tomber dans les excès de cérémonie ridicules qui constituaient autrefois ce qu'on appelait *les belles manières*.

BALLON PERDU

Le 15 février, un sieur Mennen, habitant Eindhoven (Hollande) trouvait en se promenant dans son jardin, une lettre lésée avec du sable et qui contenait les lignes suivantes, signées des noms de deux aéronautes français:

"En hâte. Publier

"15/2/81. Ballon l'Agile.

"Passé le 52^e degré du nord, désespérons de voir jamais la France, à cause des vents enragés qui nous poussent en avant. De là cette note qui doit informer en cas de perte.

"JULES GÉRARD,

"FRANÇOIS JAMIN."

Plusieurs semaines se sont écoulées, et l'on est sans nouvelles du ballon l'Agile.

On rappelle, à ce propos, la mort du matelot Price et du piqueur des ponts et chaussées Lemoine, partis de Paris en ballon pendant le siège. Price et Lemoine avaient, comme Gérard et Jamin, jeté un suprême adieu à la terre pour jamais perdue. On retrouva près de Cherbourg, un matin d'hiver de 1870, le dernier billet de Lemoine. Le ballon passa au-dessus de Painbœuf, emporté par l'ouragan. Le matelot prit soin de jeter ses ballots de dépêches au moment où il se sentait entraîné vers la mer, c'est-à-dire vers la mort. Le ballon, délesté, fit un bond énorme et les pêcheurs de la côte le virent bientôt se perdre au loin dans l'Océan sur l'horizon. Le matelot était perdu, mais il avait rempli sa mission.

De tout temps, les aéronautes ont eu coutume de semer sur leur passage des notes datées et indiquant les heures où sont consignés les incidents du voyage. C'est par une note de ce genre qu'on apprit à la Société française de navigation aérienne la mort de Sivel, de Crocé Spinelli et le tragique voyage aérien de Gaston Tissandier.

Un seul espoir reste à l'endroit des aéronautes de l'Agile, c'est que leur ballon ait pu résister à l'orage et le porter au-delà des mers, sur une terre quelconque.

Il y a un précédent, celui du lieutenant de vaisseau Roulier, qui, parti de Paris à la nuit, pendant le siège, se trouva le lendemain en Norvège après une course d'une rapidité folle.

Ceci se passait dans une église du village.

Un missionnaire était venu prêcher la Passion et tout le monde fondait en larmes, à l'exception d'une seule personne.

—Comment! lui dit un des assistants, outré, vous ne pleurez pas?

—Non... moi je ne suis pas de la paroisse.

—MM. Sénécal, Frechon et Cie., marchands d'ornements d'église, viennent d'acheter l'importante et ancienne maison Coutu et Cie. M. L.-H. Coutu se retire des affaires, mais la maison continuera comme par le passé. MM. Sénécal, Frechon et Cie., transportant tout leur fond de magasin à l'ancienne place d'affaire de MM. Coutu et Cie. Nul doute que les deux stocks réunis formeront le plus bel assortiment qui se soit encore vu dans cette importante branche de commerce.